

Autour d'Hédi Kaddour

Quelques généralités, banales, parce que leur banalité demanderait/réclame une « réaxiomatisation » implacable... Aucune vue historienne ici, pour cause de longueur et d'incompétence... et afin de partir de ce fait récent (un siècle et demi ?) : de la quasi synonymie doxale de « littérature et roman » : leur indivision, coextensivité, confusion... encore plus récentes au point que (en France) on appelle « rentrée littéraire » ou *saison* la publication automnale de centaines de romans.

D'une part, cette réception consensuelle de la « littérature » doit être prise en compte comme *le fait*... Qu'indique-t-il sur le devenir culturel de notre société ? Pris positivement, je dirais en reprenant un terme (thème) insistant chez Hélène Merlin-Kajman (« Lire dans la gueule du loup ») que c'est le plus grand *partage* aujourd'hui. Nous partageons grâce au roman... et à sa deuxième vie, ou survie, ou métempsychose, en *film* (c'est le « transitionnel » de Hélène Merlin-kajman ?).

D'autre part si *littérature* intitule *globalement* et légitimement les œuvres de l'esprit en langues vernaculaires, il est décisif, indispensable – à moins d'une amnésie et d'une simplification en-table-rase... de distinguer selon des critères tranchants, « théoriques » donc, les territoires, les « genres » essentiellement différents du *partage* « littéraire »... Ainsi « pour moi » (mais je ne voudrais pas, bien sûr, que ce fût « pour moi »... même si je rentre à la machette dans la complexité), le roman n'est pas coextensif à la prose. Il y a roman et il y a prose. Si l'on me demande de citer des grands prosateurs français du 20^e siècle je citerais Artaud ou Claudel ou Bergson, etc. ; pas forcément du tout des romanciers. Dans le

« romanesque » au sens extensif, je chercherais la différence entre l'admirable *Fille du capitaine* de Pouchkine (que Michel Chaillou m'a fait lire il y a une quarantaine d'années) et la *Recherche du temps perdu* (lue une première fois avidement du temps où je lisais des « grands récits », tout Balzac, tout Thomas Mann... Je n'en lis plus faute de « temps » sans doute, accaparé par la philosophie et la poésie). J'en profite pour glisser une distinction, eidétique peut-être, entre deux types d'*écriture* du roman, et pour me faire comprendre vite, grâce à une « analogie » : la différence entre Manet et Turner, le peintre à *contours* (Picasso, etc.) et le peintre à nuage chromatique (peut-être Rothko), je l'exemplifie (sans chercher à en esquisser une théorie) du côté du *roman* en distinguant la phrase flaubertienne (« il voyagea... ») et la phrase Claude Simon...

Pour ce qui est de la relation à la poésie – qui est en question ici ce soir – la distinction césurante, départageante, est au principe : *l'un(e) n'est pas l'autre* – même si c'est la comparaison, en n'être-pas-comme, qui les dissimile (et les sépare comme on voit chez le libraire où la section « *Attention ! Poésie !* » installe l'apartheid).

... et il est (pour le dire polémiqement) stupéfiant que certains puissent s'étonner que nous, de *Poésie*, puissions nous exposer *dans* la différence, le pli. Pourquoi ne pas, pendant qu'ils y sont, nous priver de notre *approche* de la peinture, de la musique, de l'Art, hégéliennement, hiérarchisé ou non... ? Bien plutôt est-ce l'affaire de *la poétique* !

Sans doute la poésie réclame-t-elle un droit d'exception naguère en « romantisme » (et français : je cite donc Vigny, « Poésie ! ô trésor ! perle de la pensée ! »), et aujourd'hui en *écriture*, s'exceptant du parler commun (prose de M. Jourdain ou du baron Charlus)... Et de la langue, en ce temps de scission de la langue et de la parole, et peut-être de « sortie du langage », tel qu'*on* (= la critique) fait mérite à un écrivain de « détruire la langue » (même

Kertesz au sujet de Marguerite Duras). Il importe donc que la poésie (le *poème*, plutôt) redise ce qu'elle/il *fait*, puisque son affaire est le *faire* (*poieîn* et *pratteîn* = savoir-faire et action), et reprenne place dans la gigantomachie anthropologique contemporaine.

Carlo Ginzburg attribue à Tacite (référence au travail en commun d'Hédi Kaddour et d'Hélène Merlin-Kajman) l'axiome méthodologique qui guide son propre travail : *fingunt simulque credunt*¹. Les hommes *feignent* (fictionnent, « modèlent »... plastifient ?) et *croient* (en) leurs fictions. Le roman est un des modes du *fingere*, et une crédulité éperdue de lecteur/auditeur accorde le crédit de sa confiance (immédiate) à la parole de « celui qui parle », par exemple le personnage, le héros (et « derrière lui » à la voie narrative *et...* à l'auteur) comme s'ils étaient (tous ?) témoins de la réalité du réel. Impossible qu'une créance superstitieuse, animiste, ne s'attache pas à la prosopopée de l'hypotypose... (« tout est plein d'ames »).

Impossible de ne pas (se) figurer. Dans l'essai de Hélène Merlin-Kajman défendant la littérature (avec lequel je reste en contact par citations) : « Par la figure la littérature permet que des épreuves incommensurables deviennent communicables et partageables ». La curiosité et l'intérêt de chacun pour le *semblable* (Baudelaire) est sans limite, constitutive de son humanité (Térence , etc.)

Or « que s'est-il donc passé ? » On ne sait pas. On ne saura jamais. Le passé est « infini », incommensurable. Il est devant nous. « A réinventer. » (Arthur Rimbaud). « A ressusciter », selon Michelet. L'Histoire et *les* histoires sont en osmose : Michelet et Le

¹ ... « hypothèses non fingo »..., les hypothèses, je ne les *feins* pas ! c'est la différence de la *mathesis*.

Nôtre ; Marco Polo et Pierre Loti ou Pierre Benoît, ou... Le prétérit est le temps du roman (« Il voyagea... »).

Fingere et *credere* opèrent « en même temps » – *simul*. Simuler et croire voir (Arthur Rimbaud). Le *credere* est la stupeur en proie, en prise, à deux infinis : en arrière, l'abîme des genèses, en avant (au « futur ») un « autre-monde », l'Autre-Monde (au-delà *ou...* plus tard). Les deux miroitements, ou mirages, nous entourent, ceignent, font cercle ou horizon circulaire ; tout « point » d'un cercle pouvant être « avant » ou « après » l'autre.

Fingere « simule » – c'est la mimésis – ; simuler *dissimule...* Mais le secret (« renfermé », indicible, etc.) n'est pas, lui, « *dissimulé* » (ni un complot) : il est scellé, secret, énigme à jamais, « figure »... et c'est là que la poésie commence.

Autre manière de dire les choses : quelque loyale et docte que soit la passion de Carlo Ginzburg pour la *référentialité* et l'établissement des faits (que Hélène Merlin-Kajman rappelle !), elle ne peut faire que toute l'Histoire ne s'adosse pas à l'Histoire Sainte ; ne peut empêcher que tous les Grands Récits relatent des faits... qui *n'ont pas la nature de fait* ; le statut de factualité, ou de facticité. En termes pascaliens, ce sont des « miracles ». Et ils seront toujours préférés... *Credo quia absurdum*, disait la patristique.

Or cette créance en l'absurdité, ou impossibilité « réelle » malgré le témoignage « véridique » (Evangile), est en train de se désintégrer malgré les intégrismes, se dessécher, périr... La *recherche* est le fatum de l'humanité, disait le chimiste Primo Levi, mais il ne parlait pas de Proust.

Quant au roman – et si vous me permettez une autre incise (incision ?) biographique –, c'est pour ça que je fus séduit par le Roman Thomas-Manien, qui change

l'Histoire Sainte, ou *muthos*, en roman ironique, souriant et désolé, et Joseph le Pharaon en Felix Krull (dès le début : *Hochstapler*).

Parmi les déterminants qui discernent poème et roman, poésie et récit, je ne cherche pas *ici* du côté de l'écriture (l'« écrituration »). Il y a des romans en vers ; du prosimètre, du prétérit dans les poèmes, etc. Aragon est passé par là ; mais bien avant lui, l'archéologie de la littérature regorge d'exemples.

Je me contente à l'instant de deux remarques, digressives et ingressives, par stratégie d'enveloppement. L'une sur la psychologie ; l'autre sur le temps comme immanence du danger.

En dépit de Robbe-Grillet et du double sens de « la jalousie », c'est la psychologie qui est en cause. Il n'y a guère de romans sans « personnages », agonistes et narrateurs, nommés, pseudonymisés, hétéronomisés... ou anonymes. Ce qu'est devenu le poème, disons, à l'allemande, la « lurik », puisque l'épique et le tragique se sont tus, ce qu'est devenue « la voix poétique », n'est pas psychologique. Sans doute « en même temps » que la philosophie (ou « phénoménologie ») *suspendait* l'attitude naturelle et continuait de « purifier » le *transcendental* (*Streng und rein*). Dits en termes de Pascal (qu'Alain Badiou reprend à l'instant dans son Guyotat) le moi est haïssable...

Sans parler longuement de la psychologie familière, et du contrat (ou « pacte ») implicite (explicitable) de lisibilité, entre lecteur et romanesque, qui repose sur la croyance en l'expressivité (ou rapport impression/expression sous le régime duquel la réception de la peinture, impressionniste puis expressionniste, se disposa naguère), et très en général en un rapport de correspondance entre un dedans et un dehors, j'observe que le destinataire-récepteur (critique journalistique) reçoit une page écrite, et tout le livre roman comme s'il

était lui-même un visage expressif, un « aspect » d'un auteur en autofiction, une face interface avec un « dedans », un portrait « exprimant » une intériorité tourmentée... Et du coup, souvent, par contamination, si je puis dire, « on » s'inquiète de créditer – ou non – le poème de sincérité et d'authenticité émotive... Mais le paraître (le Il-y-a) n'est pas le dehors d'une intériorité. L'autre n'est rien de ce qu'il paraît être ». (A commencer par un visage ou « regard », qui ne révèle pas l'âme... contrairement à ce qu'opine la doxa.

La différence intéressante entre un dedans et un dehors, un dedans du dedans et une extériorité phénoménale peut (et donc *doit*) être *gagnée sur* (contre) le leurre de la différence doxale, doxique (d'opinion) entre l'habit et le moine – entretenue par la superstition de l'*expressivité*.

Le poème n'exprime rien... !

Le poème résiste en consistant dans sa *brevitas* rythmée mnémotechnique. Le temps du poème est le *présent*. Son *logion* (Spruch, « dit ») sentencieux comme un Jugement dernier – fut *a-verbal* au temps d'Héraclite ou d'Anaximandre, etc. « Opsi / tòn adelôn / ta phaïnomena »... on dirait un haïku... mais de pensée, ou « noétique » (Ethos / anthropôs / daimon).

Le présent, si présent que privé de « temps du verbe », vient ou revient. Ça veut dire que le poème, « conseillé » (avisé) par une poétique en extension, parle au présent de l'urgence. *Tempus urget nos...* Clairvoyance de l'imminent comme pensée alertée par les voyants rouges, les « voyants » passés dans la chose²... c'est une tâche poétique que « la poétique » instruit, elle qui attend le poème.

² ... la chose clignote... en disparaissant ? dans son image ?

Pour demeurer attaché à cette « défense de la littérature » citée (Hélène Merlin-Kajman), je re-cite :

« L'enfer des vivants n'est pas une chose à venir ; s'il y en a un, c'est celui qui est déjà là, l'enfer que nous habitons tous les jours, que nous formons tous ensemble... » (p. 274) (Notre différence avec Dante, c'est que « pour nous », Enfer, Purgatoire et Paradis font un *seul et même* monde, contemporain : ici-bas.) Si notre temps est celui de la *dévastation* ou déterrestation, la question est donc comment « conserver » (en transformant) la terre, l'attachement à la terre, i.e. le monde de la terre, phénoménal écouménal... Programme éco-poétique qui oblige à re-questionner l'*opération* poétique, son *poieîn* (quand « faire c'est dire ») et son *pratteîn*, sa pratique, son « action poétique » (qu'on ne comprend plus comme ouverture du possible par l'imagination, depuis le surréalisme parce qu'il a sans doute exagéré !!?)

C'est pourquoi je continue à interroger le « Dégage-toi » de Paul Celan... Injonction étonnante... Se dégager... de quoi ? Pour quoi ? Si c'est contre « l'engagement » prosaïque (au sens non-poétique voire antipoétique de Sartre), oui... alors c'est pour *rentrer* dans... dans la gigantomachie en cours au sujet du changer la vie. (Changer la vie ? Avant de, ou pour, changer le monde... Mais comment ?)

Une saillie d'actualité pour finir : les imbéciles (pour reprendre l'interpellation favorite de Bernanos) ont salué la sortie de Madame Taubira d'un « évident » : « La justice n'a rien à voir avec la poésie !!!

Et bien justement : *si*. Et l'économie avec l'éco-poétique ? Et bien... *si*.

Question à Hédi : Tu es notre Tirsias : tu *as été* poète et maintenant tu es *romancier*, changement de genre (gender)... Parle-nous en...

Michel Deguy, 06 février 2016